

PAUL VERCHÈRES

Un meurtre à l'eau sucrée



BeQ

Paul Verchères

Les aventures extraordinaires de
Guy Verchères # HS-018

Un meurtre à l'eau sucrée

L'Arsène Lupin canadien-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 673 : version 1.0

Un meurtre à l'eau sucrée

Collection *Guy Verchères*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.com/>

Liste des personnages

GUY VERCHÈRES, voleur et homme de bien, surnommé l'Arsène Lupin canadien-français, qui est devenu une figure légendaire d'escroc « honnête » et sympathique parmi notre population québécoise.

PAUL VERCHÈRES, le biographe de son cousin Guy.

ERNESTINE GÉDÉON, surintendante de l'hôpital où se passe toute l'action.

DENIS BOILEAU, chef interne dans le même hôpital.

MONIQUE LAREAU, assistante de la surintendante.

NOÉ RACINE, spécialiste attaché à l'hôpital.

ELZÉAR BEAULIEU, autre spécialiste.

AUGUSTE MONETTE, chimiste en charge du laboratoire.

JEANNETTE BERTRAND, garde-malade, nièce de la
surintendante.

ÉLISE HURTUBISE, autre garde-malade.

MADAME OLIVIER TOUPIN, tante d'Ernestine
Gédéon.

CHARLES, interne, ami de Jeannette Bertrand.

Personnages moins importants : assistant du
chimiste, gardes-malades, propriétaire d'un
restaurant.

I

La surintendante alitée

La nouvelle se répandait comme une traînée de poudre d'un bout à l'autre de l'hôpital.

– Titine est alitée !

Les gardes, les internes, jusqu'aux employés de la buanderie trouvaient une excuse quelconque pour passer devant la chambre de la malade et jouir un peu de la satisfaction de voir leur impératrice déchuë.

C'est qu'Ernestine dirigeait en marâtre dans cet hôpital où elle était aujourd'hui alitée.

Sa phrase sèche avait souvent remplacé l'interne qui se relâchait un peu.

Les admonestations hachées, aux gardes, les avaient souvent ennuyées, retenues, condamnées et même expulsées.

Ses suggestions aux spécialistes réputés avaient quelquefois été suivies avec succès.

Ernestine, qui apparaissait dans tous les coins était aujourd'hui couchée dans un des lits de cet hôpital qu'elle avait si souvent parcouru en tous sens.

Denis Boileau, le chef interne, croisa garde Monique Lareau qui remplaçait temporairement la surintendante.

– Le cheval de fer est à terre, renversé par son diabète.

– Monsieur Boileau, veuillez respecter notre surintendante malade.

– Oh ! Oh ! mais vous étiez des nôtres encore hier quand nous parlions de l'impératrice !

– Nous avons tort, monsieur.

– C'est extraordinaire comme une petite maladie peut faire changer la conduite d'une personne.

Il était deux heures de l'après-midi.

La surintendante était bien couchée.

Sa figure un peu boursoufflée laissait cependant paraître les traits autoritaires qu'on y avait toujours vus imprimés.

Le docteur Noé Racine, spécialiste pour le diabète, était debout près du lit. Le chef interne Denis Boileau l'avait rejoint.

Le spécialiste avait adopté la mine bienveillante avec laquelle il rassurait ses patients ordinaires, alarmés. Il ne pouvait comprendre que la maladie de la surintendante pût subir les hauts et les bas qu'indiquait clairement la feuille de la malade.

S'adressant au chef interne :

– Vous dites qu'elle a absorbé la dose d'insuline prescrite ?

– Absolument, docteur.

– Et l'analyse de son sang indique une augmentation dans la quantité de sucre. Il n'y a qu'une chose à faire : changer la marque d'insuline ! Certains malades réagissent mal à certaines marques.

– Je viendrai constater le résultat demain.

Donc, immédiatement la dose maximum d'insuline marque 280.

La malade prit la parole.

– Docteur, vous devez me guérir. Il ne faut pas que je parte. J'ai trop de raisons de vivre.

En disant ces mots, Ernestine Gédéon tournait les yeux vers sa nièce, garde Jeannette Bertrand, une petite brunette nerveuse que la surintendante avait attachée à son service comme garde spéciale.

– Le diabète est une maladie que nous avons domptée, dit le spécialiste. On fait trop de sucre dans le sang. L'insuline le brûle. Le remède a toujours contrôlé la maladie depuis que nous le connaissons ; il faut qu'il agisse de même dans votre cas.

Il arrive que des diabétiques subissent des rages de sucre et font des imprudences, mais je suis sûr que tel n'est pas votre cas.

– Je vous assure, répondit la malade, que je n'ai pas touché au sucre depuis longtemps.

– Alors, à demain mademoiselle.

Garde Monique Lareau s'approcha alors et administra l'insuline marquée 280, que le spécialiste était allé lui-même quérir au laboratoire.

Vers huit heures ce même soir, garde Jeannette Bertrand se sentait décidément plus à l'aise. Sa tante donnait des signes de résurrection certaine.

Assise dans son lit, elle faisait demander les gardes attachées à certains départements pour leur donner des directives touchant les cas dont elle s'était occupée particulièrement.

Elle admonesta même le chef interne.

– Docteur Boileau, je n'aime pas à vous voir rôder dans ma chambre. On vous a déjà reproché des frasques qui m'ont un peu enlevé confiance.

Le chef interne répondait :

– Mais mademoiselle, on ne reste pas toujours jeune ! vous-même...

– Vous apprendrez, jeune homme, que mon sens du devoir n'a jamais manqué !

La moutarde monta au nez du chef interne. Si

elle n'avait pas été la surintendante ; si elle n'avait pas été malade ; si elle n'avait pas eu cinquante ans, il lui aurait lancé certaines dénégations peu polies.

Mais à cause des « si », il se garda bien d'ouvrir la bouche.

À six heures, le lendemain, la nièce s'éveilla en entendant marmotter sa tante.

La surintendante avait exigé que sa nièce couchât dans la chambre.

La malade semblait avoir des difficultés à s'exprimer. Les phrases entrecoupées qu'elle prononçait, manquaient de sens.

Garde Bertrand se leva d'un bond.

Sa tante semblait paralysée.

En un rien de temps, la nièce était rendue dans le passage et faisait demander le chef interne.

Le jeune docteur arriva en trombe.

– Vite, faites demander le docteur Racine. La surintendante subit une rechute. Appelez aussi le spécialiste Elzéar Beaulieu qui soignait ma tante

avant le docteur Racine.

Quand les deux spécialistes essoufflés pénétrèrent dans la chambre de la malade, ils durent repousser les gardes et les aides qui encombraient le passage. Ce n'étaient que murmures incohérents dont on ne pouvait saisir le sens, sur toutes les lèvres de ces personnes intéressées à la maladie de leur surintendante.

Le chef interne accompagnait les deux docteurs célèbres.

– Vous avez opéré une prise de sang ?

– Oui docteur et le résultat est positif : augmentation de la quantité de sucre dans une proportion de dix pour cent.

– Quel est l'imbécile qui a oublié de donner la dose d'insuline ?

– La dose a été administrée par garde Monique Lareau ici présente.

– C'est moi-même docteur, ajouta garde Lareau.

– Quelle marque ?

– Marque 280, docteur. Et vers deux heures, cette nuit, je lui ai administré moi-même la deuxième piqûre.

– C'est incroyable, murmura le spécialiste. La malade est tombée dans le coma.

– Vite au laboratoire, pour la dose maximum prescrite en cas de danger : marque 165, qu'elle prenait avant.

Un appel fut lancé au laboratoire. Un messenger vint porter la bouteille étiquetée d'insuline et la remit à la nièce qui se trouvait à la porte.

Mais avant que la bouteille fut même débouchée, la surintendante rendait l'âme après avoir murmuré quelques bouts de phrases dont on ne put saisir autre chose que : « Jeannette... n'oublie pas... »

Ce fut une consternation générale.

Le docteur Racine s'adressa à son confrère Beaulieu.

– Nous avons sauvé 99 diabétiques sur 100 et il fallait que l'unité perdue fût la surintendante de

l'hôpital où nous soignons tous ces cas.

Le spécialiste Beaulieu consolait son confrère.

– Je n'aurais pu faire mieux. La malade réagissait très mal au remède. C'est un cas rare, mais il existe.

La nièce était toute contrefaite. D'une voix blanche, elle apostropha les spécialistes.

– Pourquoi ne pas avoir sauvé ma tante ; vous pouviez le faire, vous en avez sauvé des centaines ! La détestiez-vous tant que cela ?

Le spécialiste Beaulieu s'adressant au chef interne :

– Donnez-lui un sédatif, et couchez-la. Ses nerfs sont à bout.

Le jeune docteur entoura de son bras la taille de Jeannette et doucement dirigea la jeune fille vers sa chambre.

La nièce tenait encore la bouteille d'insuline apportée au dernier moment. Il la lui enleva délicatement des mains et plaça le petit flacon dans sa poche.

Une demi-heure après avoir absorbé un sédatif calmant, garde Bertrand tombait dans un sommeil très lourd.

L'interne se rendit à sa chambre. Il s'allongea dans un fauteuil.

En repassant les événements rapides des dernières heures, il sortit machinalement le flacon d'insuline. Il lut l'étiquette : INSULINE 165 Patient ; Garde Ernestine Gédéon. Prescription 2846.

Curieux, ce remède trouvé tout dernièrement. Effet magique sur le diabète. « Je me demande ce que ça goûte. » Il déboucha le flacon et versa un peu du liquide sur sa langue.

– Si ce n'était pas étiqueté « Insuline » je dirais que c'est de l'eau sucrée. Mais j'y pense. Ça ne devrait pas être sucré puisque c'est pour enlever le sucre du sang.

– Je serais curieux de m'en injecter une dose. Ça ne me devrait pas faire grand effet. Si ça m'enlève trop de sucre du système, je n'aurai qu'à me gaver de chocolat !

Il prit une seringue, l'emplit d'insuline et

s'injecta la dose lui-même.

À ce moment le téléphone sonna. Il était demandé pour un vilain cas d'accident. « Si je me sens mal à l'aise, j'absorberai ces deux palettes de chocolat. »

Il mit les deux palettes de chocolat dans la poche de son gilet et partit au pas de course.

Après avoir réglé le cas d'accident, il fut retenu par une rechute dans un cas de pneumonie.

Il fut ainsi pris durant trois heures sans arrêt.

C'est alors seulement qu'il pensa à sa dose d'insuline.

– J'aurais dû ressentir quelque'efiet ; mais rien, rien du tout.

En arpentant le passage, il croisa garde Élise Hurtubise.

– Le dîner que nous devons prendre ensemble il y a deux semaines, il doit être froid. Que diriez-vous d'une reprise pour ce midi ? Je suis libre à midi et ne venez pas me dire que vous ne l'êtes pas. Je sais que vous êtes libre.

– Écoutez, grand Chef, j’ai toujours eu peur des loups.

– Il y a des loups qui peuvent avoir des choses intéressantes à dire.

– Si vous me promettez...

– Je promets tout d’avance !

Quand l’interne se fut éloigné garde Hurtubise pensa en elle-même :

Pas bête le garçon. De beaux grands yeux expressifs qui crient son affection pendant que sa bouche prononce des banalités.

Il y en a qui le surnomme « Busy Body » mais c’est parce que son activité gêne leur paresse.

Quant à moi, je m’accommoderais très bien d’une demande en mariage de sa part, outre ses grands yeux que j’aime bien, il doit avoir certaines qualités qui doivent couvrir ses défauts.

Une femme intelligente sait diriger la correction des défauts d’un homme, en lui dosant ses faveurs. Je me demande s’il y en a d’autres qui pensent comme moi à son égard. Je n’ai pas dit que j’aimais le bonhomme, j’ai dit que

j'aimais ses yeux. On peut aimer les yeux de quelqu'un sans vouloir le marier.

La pauvre était un peu mêlée dans ses sentiments ! Mais que Boileau se fasse voir, accompagnant une autre jeune fille... Oh, alors les sentiments se démêleraient rapidement ! Nous apprécions beaucoup mieux ce qu'on essaye de nous enlever !

II

Une rencontre

Ils auraient pu prendre leur repas au cafétéria, mais le jeune docteur convainquit garde Hurtubise que le restaurant d'en face avait un repas succulent pour ce midi-là.

Ils s'attablèrent et firent venir un bifteck saignant.

Une partition assez élevée séparait leurs banquettes d'une autre table où deux hommes achevaient leur repas, en silence.

– Garde, dit l'interne, j'ai une vague impression que notre surintendant n'est pas morte d'une cause naturelle.

– Je crois, répondit la jeune fille, que vous seriez mieux de commander une double portion, car la faim vous donne de drôles d'idées.

L'autre reprit avec conviction :

– Je ne parle pas en farce.

– Écoutez, le docteur Noé Racine est un spécialiste et sans vous déprécier, j'aime mieux son verdict que le vôtre.

L'interne raconta l'expérience de son injection et rajouta :

– Je voudrais protéger le docteur Racine contre cette impression d'incompétence qu'il a laissée, autant que je voudrais voir éclater la justice pour cette pauvre nièce et pour nous tous.

– C'est grave ce que vous dites là et s'il y avait eu réellement crime, celui qui en est l'auteur doit nécessairement être dans l'hôpital et vous risqueriez votre peau à vous trouver dans ses jambes.

– Je ne le sais que trop et j'aime trop la vie pour la risquer ainsi.

– Cependant...

À ce moment, les deux hommes qui avaient tout entendu s'approchèrent et prirent place sur les banquettes déjà occupées par l'interne et la

garde.

– Vous manquez un peu de gêne, dit le jeune docteur, il y a des places ailleurs.

L'un des hommes montra des papiers qui l'identifiaient comme Guy Verchères.

– Je vous présente mon cousin et collaborateur Paul Verchères. Nous avons surpris votre conversation et désirons vous aider à tirer votre affaire au clair. Si vous refusez je m'en occupe quand même...

– Vous ne nous laissez pas grand choix et d'ailleurs j'aime mieux avoir un homme d'expérience pour effectuer les recherches, répondit l'interne.

Paul Verchères se fit expliquer toute l'affaire ; la disposition des lieux dans l'hôpital, le nom des gardes qui avaient approché la surintendante.

Il fut entendu que le petit restaurant serait le lieu de rendez-vous. On se quitta ensuite en jurant le secret.

III

Perquisitions

Élise Hurtubise était de garde ce soir-là.

Vers huit heures, elle vit un docteur, portant sa petite valise et marchant rapidement vers elle.

– Est-ce que je puis vous aider docteur ?

– Oui, je suis Verchères.

– Oh !

– Je vais faire des recherches dans le bureau qu’occupait la surintendante. Pendant que je suis là, vous irez voir si la nièce dort encore et vous trouverez un moyen de me prévenir.

Heureusement personne ne vint déranger Verchères pendant ses perquisitions. Il sortit de là sans éveiller l’attention.

Sur un signe de Garde Hurtubise, il se dirigea

rapidement vers la chambre de la nièce.

Elle était tout habillée et se préparait à reprendre son service.

– Mademoiselle, ne vous étonnez pas de ma présence ici.

– J’ai toutes les raisons de croire que votre tante n’est pas morte de cause naturelle, et je suis ici pour recevoir des informations qui aideraient à mon enquête.

– Si ce que vous dites est fondé, c’est horrible.

– Vous l’aimiez bien, n’est-ce pas votre tante, eh bien il faut venger sa mort.

– Je le désire bien moi aussi, mais vous ne prouverez jamais rien ici.

– Si vous le voulez bien vous allez me laisser ce souci. Avez-vous une parente ou un parent de près ou de loin ?

– Non, monsieur, personne, je suis seule au monde.

– Pas même une dame Olivier Toupin demeurant à 2700 Chemin Lasalle ?

La jeune fille sembla embarrassée.

– Comme vous voyez, je suis bien renseigné.

Non, voyez-vous, il va falloir mieux collaborer car j'ai la ferme intention de pousser l'enquête jusqu'au bout.

– Ma tante n'a jamais aimé cette personne et m'a toujours prévenue contre elle.

– Bon, je vais vous laisser car je vois que l'on vous attend. Ouvrez l'œil, je reviendrai vous voir. Secret absolu.

Le chef interne commença son service à onze heures, ce soir-là. Il prit la bouteille contenant le reste de l'insuline qu'il s'était injecté et se dirigea vers la laboratoire.

Il rencontra là le chimiste en second, un ami intime, et l'avertit :

– Écoute-moi bien : je place au frais, dans le réfrigérateur, un flacon d'insuline étiqueté : Insuline 165... Prescription 2846. Voudrais-tu en faire l'analyse ?

– L'autre lui répondit :

– Alors le grand chef doute de la valeur des

chimistes, et désire s'assurer que l'inventeur de l'insuline ne s'est pas trompé !

L'interne expliqua comment il avait essayé sur lui-même les effets de l'insuline.

Le chimiste promet de lui livrer le rapport pour le lendemain.

Le jeune docteur croisa un confrère qui lui glissa à l'oreille :

– Salut, docteur-détective.

– Comment peux-tu me dire cela ?

– Les murs ont des oreilles, mon vieux ! Veux-tu un conseil d'ami je t'en donne un en tous cas : ne présente pas ton cou ainsi, quelque méchant pourrait te le couper. Il existe des choses qu'il vaut mieux taire. Mais, la journée où tu me prouveras que tu as raison de douter, je te soutiens... Compte sur moi.

– Merci.

Ainsi on se doutait qu'il soupçonnait un coup monté. Le coupable était déjà au courant, sans aucun doute. Il va falloir paraître se désintéresser complètement de l'affaire tout en s'y intéressant :

Bougre de tâche.

Paul Verchères rencontra son frère.

– Je flaire une bonne histoire à raconter.

– Oui, mais tu ne l’auras pas tout de suite.

– Je suis patient et n’oublie pas que si tu as besoin de moi...

IV

Des secrets se découvrent

Guy Verchères tira un carnet de sa poche et donna une adresse au conducteur du taxi.

On comprend bien que c'est l'adresse de la parente du Chemin Lasalle, adresse surprise dans les papiers, fouillés dans le bureau de la morte.

Une grosse dame bourrue répondit à la sonnerie :

– Je n'ai besoin absolument de rien.

– Je ne vends rien, madame, mais j'ai des informations qui pourraient vous intéresser.

– Quels renseignements ?

– À propos de Mademoiselle Ernestine Gédéon.

– Ça ne m'intéresse pas du tout.

– Si je vous disais qu’elle est morte.

– Même la mort de cette parente ne me touche pas.

Verchères comprit qu’on ne parlait pas ainsi sans raisons.

La porte était sur le point de se refermer. Il fallait trouver un sujet plus intéressant.

– Même si je vous disais que l’on soupçonne sa nièce Jeannette Bertrand ?

C’était un coup lancé au hasard, tout à fait faux, d’ailleurs.

La porte se rouvrit toute grande.

– Entrez.

Ce fut dit de cette même voix bourrue, mais Verchères crut distinguer un petit peu de sympathie quand la dame répéta le nom Jeannette Bertrand.

Quand les deux furent assis :

– Écoutez, monsieur, il ne faut pas que cette jeune fille soit accusée. Elle était réellement attachée à sa tante. Cette dernière possédait sur sa

nièce une emprise que personne n'aurait pu briser.

– Alors, pouvez-vous me dire qui aurait pu avoir une raison de faire disparaître Ernestine Gédéon ?

– Plusieurs personnes auraient pu avoir de bonnes raisons.

Il fallait profiter du moment. La dame était donc très attachée à garde Jeannette Bertrand et paraissait souffrir du fait que la tante avait accaparé l'affection de sa nièce.

– Pour le bien de Jeannette, vous devriez parler.

– D'abord de quel droit vous occupez-vous de l'affaire ?

– Vous devez vous douter, madame, qu'avec tous les renseignements que je possède, je dois être de la police.

– Même dans ce cas, je ne parlerais pas si je ne voyais le bien de cette petite innocente.

– Madame, autre détail que j'ai su : cette demoiselle Ernestine est déjà venue, ici-même

pour un repos alors qu'un début de tuberculose l'obligeait à un repos...

– C'est peut-être la raison qu'elle a donnée. Mais si quelqu'un connaissait la vraie raison, c'est bien moi-même. Son bobo n'était pas dans ses poumons, mais bien ailleurs ; la petite Jeannette Bertrand en est la preuve. Oui, ce n'est pas sa nièce mais bien sa fille.

– Et ce n'est pas un docteur d'ici qui soigna la mère mais un spécialiste : le docteur Noé Racine. Je ne pourrais dire s'il était le père ; je crois plutôt qu'il fut envoyé par un ami.

Quand la petite eut sept ans, la mère survint. Elle s'enferma alors dans une chambre avec l'enfant et y demeura deux heures. Quand ils sortirent de là, je compris que l'ingrate avait réussi, par je ne sais quels pouvoirs hypnotiseurs, à détacher complètement l'enfant de moi.

Elle avait bien le droit de placer Jeannette où bon lui semblait, puisque l'enfant lui appartenait. Mais, ce que je ne lui ai jamais pardonné, fut d'avoir détourné la petite de moi, de sorte que je ne revis ni l'une ni l'autre depuis.

– Une dernière question, madame. Durant les sept années où vous avez gardé l'enfant, quelqu'un d'autre que le docteur Racine est-il venu prendre des nouvelles ou voir l'enfant ?

– Oui, une demoiselle Monique Lareau est venue plusieurs fois. Un docteur Beaulieu ou Beaujeu, je ne sais plus.

– Beaulieu, madame.

– Je crois que c'est Beaulieu, vous le connaissez ?

– J'ai son nom dans mes notes.

Verchères voulut savoir les sentiments de la dame pour la jeune fille :

– Madame, si Jeannette manifestait le désir de venir ici pour se remettre un peu, est-ce que vous l'accepteriez ?

– Avec plaisir, monsieur. Mais je ne crois pas que la petite le veuille ; sa mère l'avait trop bien prévenue contre moi.

– Au revoir madame et merci beaucoup.

Paul Verchères se rendit directement au

restaurant où il avait déjà rencontré l'interne et la garde.

Le propriétaire avait un message à lui remettre :

– Une garde-malade de l'hôpital d'en face m'a prié de vous remettre ce papier.

Verchères déchiffra un numéro de téléphone. Il signala et parla bientôt à garde Hurtubise. Cette dernière promit d'être là avec le chef interne dans dix minutes.

Puis, monsieur Verchères, avez-vous su quelque chose ?

– Beaucoup, je vous en donnerai les détails tout à l'heure. Mais d'abord, docteur Boileau, vous allez m'expliquer cette histoire d'insuline car je ne suis pas médecin moi.

– Voici : un diabétique a du sucre dans le sang ; trop de sucre. La quantité augmentant aggrave la maladie et conduit infailliblement à la mort. L'insuline, découverte très récente, brûle ce sucre et peut prolonger indéfiniment la vie du patient. Hors je suis sous l'impression que

quelqu'un a remplacé l'insuline qui a été injectée à la surintendante, par de l'eau sucrée augmentant ainsi sa maladie au lieu de la soulager.

– C'est clair, très clair.

– Oui, monsieur Verchères, mais ce qui l'est moins, beaucoup moins clair, c'est que le rapport du chimiste sur le liquide sucrée que je lui ai soumis, donne comme résultat : l'insuline le plus pur et le plus authentique. J'en conclus que le meurtrier est au courant de mes démarches, a suivi tous mes gestes et a substitué à mon flacon d'eau sucrée, un autre contenant : le vrai remède.

– Je crois plutôt, dit la garde, qu'il a remplacé le liquide seulement.

– Bien pensé, mademoiselle, reprit Verchères. Maintenant, voici ce que j'ai su :

Quand il eut terminé le récit de sa visite au Chemin Lasalle les deux jeunes firent un : « ouf » significatif.

– Alors, dit la garde, je comprends l'attachement de Jeannette à cette personne que nous croyions sa tante et qui était en réalité sa

mère. Nous ne pouvons comprendre une nièce même pouvait manifester de la sympathie à cette autoritaire déplaisante.

Verchères prit la parole :

– Nous avons quatre personnes à surveiller comme suspects possibles. Le docteur Racine, le docteur Beaulieu, le chimiste et garde Lareau. Il se peut que cette liste s’allonge mais je crois que nous pouvons commencer à établir une culpabilité parmi ces quatre personnages. Surveillez-les, faites-les parler discrètement, guettez vos pas car un meurtrier qui se sent surveillé, n’hésite pas à faire disparaître les gens qu’il considère comme encombrants pour lui. Nous procéderons par le même système pour nous rencontrer.

*

Un peu plus tard, nous retrouvons le spécialiste Racine parlant au chef interne :

– Quels sont, d’après vos constatations, les

résultats de mon remède sur les cas de pneumonie ?

– Superbes, excellents docteur. Nous avons reçu ce matin un cas très grave qui devrait mettre votre remède à l'épreuve. Mais, je viens de constater, qu'au laboratoire, on a laissé diminuer le stock et que nous allons en manquer.

– Mais, c'est de la négligence ! Il va me falloir perdre une demi-heure pour aller en chercher à mon bureau.

– Docteur, vous avez de nombreux cas à visiter, si vous le voulez bien, je puis aller à votre bureau chercher le remède moi-même.

– Vous me rendriez service. Voici les clefs de mon auto. Vous trouverez le remède sur la première tablette du cabinet dans mon bureau. Tenez, voici aussi la clef du cabinet.

V

Une bouteille et un accident

L'interne respira profondément l'air pur en filant vers la demeure du docteur Racine. C'était une diversion agréable que cet air non imprégné de médicaments. Ce n'est pas que l'atmosphère de l'hôpital lui déplût car il en était venu à s'y habituer.

Ce fut chose facile que de rejoindre le remède et de revenir à la voiture.

En s'asseyant, il aperçut la valise du docteur Racine.

– Imprudence, dit-il, laisser une valise de médecin ouverte sur la banquette.

La curiosité, qui nous prend à tout âge, le poussa à examiner le contenu du sac.

– Quel désordre !

Les bouteilles de toutes les sortes gisaient pêle-mêle.

– Qu'est-ce que cette bouteille vide ?... Non...
Le flacon d'insuline dont l'interne avait tiré la dose qu'il s'était administrée lui-même.

– Impossible de s'y tromper, j'avais apposé mes initiales là au bas.

Il prit la bouteille et la plaça dans sa poche.

Quand il arriva à l'hôpital, il tombait une de ces petites pluies ennuyantes et ennuyeuses qui rendent la visibilité presque impossible.

Garde Hurtubise arrivait justement à l'hôpital au moment où l'interne tournait le coin pour pénétrer dans la cour.

Elle reconnut la voiture du docteur Racine et la petite taille du chef interne au volant.

Elle leva le bras pour signaler sa présence, mais à ce moment elle se sentit retenue d'abord par deux bras solides, puis lancée avec force sur la route que devait suivre l'auto.

Garde Hurtubise vit un reflet comme elle tombait devant les lumières de la voiture puis

après un choc qu'elle ne ressentit presque pas, perdit conscience.

Une heure plus tard elle reprenait ses sens et entendait vaguement des paroles :

– Je n'aurais pas voulu pour tout l'or du monde, vous faire cela. Je vous ai vue trop tard pour vous éviter.

La blessée revint à elle complètement. Elle essaya de remuer mais s'apercevant que de remuer causait une douleur, demeura bien sagement en place.

Elle ouvrit les yeux et vit la figure affligée du chef interne qui répétait toujours la même phrase d'excuses.

La jeune fille ouvrit alors la bouche pour prononcer :

– Je ne suis pas tombée, j'ai été poussée !

Mais ayant vu autour de son lit les figures des docteurs et des gardes, elle s'arrêta à : je ne suis pas tombée.

Voyant qu'elle était revenue à elle-même et qu'elle ne semblait pas être blessée gravement,

les docteurs et les gardes se retirèrent, ne laissant que le chef interne et garde Lareau.

Le jeune docteur crut comprendre que la malade désirait être seule avec lui et demanda poliment à garde Lareau de sortir.

Cette dernière ne fit aucune difficulté.

L'interne s'approcha alors et prit les mains de la jeune garde dans les siennes.

– Non, gros loup, ce n'est pas pour cela que je vous ai demandé indirectement de rester.

Le jeune docteur retira ses mains...

– Vous pouvez laisser vos mains. Écoutez bien : je ne suis pas tombée devant l'auto que vous conduisiez, j'ai été poussée.

– Êtes-vous sûre de cela ?

– J'en suis absolument sûre.

– À ce moment, garde Lareau entra dans la chambre.

– Garde, ont-ils averti mon père ? demanda Élise.

– Oui, le docteur Racine l'a averti parce que

c'est avec son auto que vous avez été écrasée.

L'interne continua

– Le docteur Beaulieu l'a averti pour montrer qu'on s'occupait de vous, garde Lareau, à titre de remplaçante temporaire de la surintendante. En temps ordinaire, nous ne pensions pas à votre père, le banquier bien connu. Mais un accident vous arrive et tous les regards se portent vers le père.

– Garde Lareau, dit l'interne, savez-vous que mademoiselle Hurtubise n'est pas tombée sous les roues de l'auto mais a été poussée de façon à ce qu'elle s'abatte juste devant les roues.

– Écoutez, jeune homme, je sais que votre cerveau est très fertile mais, n'essayez pas de sauver votre cou en inventant des histoires trop incroyables pour être écoutées même par une garde exténuée comme je le suis.

– Il a raison, garde, c'est moi-même qui le lui ai répété.

Je vous en prie, mademoiselle Lareau, tâchez de convaincre mon père de la nécessité de me

laisser ici. Il va sans aucun doute exiger que je sois transportée à la maison, car, il n'a jamais vu d'un bon œil, mon entrée comme garde-malade.

– Soyez tranquille.

Garde Lareau sortit, laissant encore l'interne seul avec garde Hurtubise.

– Je ne veux pas partir d'ici car je sens que nous touchons au terme. Rendez-vous au restaurant car je crois...

Elle n'eut pas le temps de terminer, Guy Verchères entra discrètement dans la chambre.

– Mais comment avez-vous pu faire pour vous glisser jusqu'ici sans être repéré ?

– Ce fut très facile, répondit l'Arsène Lupin canadien, donc le meurtrier se sent cerné et cherche à faire disparaître les témoins gênants. Si quelqu'un entre, vous direz que je suis porteur d'une nouvelle. Alors, vous n'êtes pas trop blessée ?

– Non, je fus secouée surtout.

– Du nouveau, docteur Boileau ?

– J’ai trouvé la fameuse bouteille qui contenait le liquide sucré. Et devinez où je l’ai trouvée ?

– Dans les poches du docteur Racine

– Comment, vous le saviez ?

– Écoutez, le docteur avait plusieurs raisons pour faire disparaître la surintendante, mais je suis persuadé que quelqu’un essaye de le placer dans de très mauvais draps pour sauver sa propre peau. Voyez le docteur Racine et dites-lui ce que vous avez trouvé, et observez bien ses réactions. Quant à moi, j’entre comme infirmier dans cet hôpital. Bonjour.

Avant de se rendre au bureau du docteur Racine, l’interne Boileau appela un confrère qui rejoignait la salle du repos.

– Est-ce que c’est bien de tes affaires, détective ?

– Écoute, tu resterais très surpris de connaître tout ce qui s’est passé depuis deux jours.

– À neuf heures j’étais dans la chambre 102, surveillant un cas de pneumonie au côté du docteur Noé Racine...

– Merci, tu élimines un suspect.

– Comment ça ?

– Si à neuf heures doc était avec toi, il ne pouvait être dans l’allée poussant garde Hurtubise sous les roues d’une auto...

– Écoute, Boileau, qu’est-ce que tu racontes là ?

– Suppose que je rêve, répondit l’interne.

Le spécialiste Racine sortait justement de son bureau quand le chef interne y arriva.

– Docteur Racine

– Oui, qu’est-ce qu’il y a ?

– Vous pouvez m’accorder une minute ?

– Faites vite Boileau, car on m’attend.

– Je serai bref... Garde Hurtubise jure qu’elle a été poussée sous les roues de votre auto, et j’ai trouvé dans votre sac, la bouteille d’insuline qui devait prouver que la surintendante n’a reçu que des piqûres d’eau sucrée.

Ce fut dit presque d’un trait.

– Je suis extrêmement peiné pour garde Hurtubise et j’ose croire que vous ne doutez pas de mon innocence dans ce cas

– Non, puisque vous étiez dans la chambre 102 quand la jeune fille a été poussée.

– Maintenant cette bouteille. Je devrais vous reprocher d’avoir fouillé dans mon sac de malade, mais comme je dois constater que vous aviez raison de douter de la mort violente de la surintendante, je passe... Seulement, il ne faut pas oublier que la bouteille a pu être placée dans mon sac, par une personne désirant se couvrir à mes dépens.

– Une visite à une certaine maison du Chemin Lasalle a démontré que plusieurs personnes avaient intérêt à cacher ce qui s’est passé là, il y a une vingtaine d’années.

Le docteur Racine ne broncha pas.

– Écoutez, Boileau, jusqu’à présent je n’avais pas cru à un meurtre. Les années qui se sont accumulées sur ma tête, ont rendu mon esprit moins élastique que le vôtre ; il y a cette affaire

du Chemin Lasalle qui revient sur le tapis. Montrez donc cette bouteille... Je me demande qui aurait eu intérêt à la placer dans mon sac... Je crois que je vais essayer de trouver. Si vous me permettez, je vais conserver cette bouteille une journée ou deux. Vous pouvez croire que maintenant surtout, je tiens à voir cette histoire éclaircie car il y va de mon honneur professionnel.

Boileau regardait le flacon dans la main du docteur et eut une subite envie de le reprendre... Il avait eu tant de difficultés à propos de cette bouteille... Après tout que pourrait-il faire lui, Boileau, de cette bouteille tandis que le docteur Racine pourrait la montrer à d'autres, ce qui aurait comme effet de précipiter la fin de toute l'affaire.

– C'est bien, je suis fier de constater que vous travaillez avec moi, car mon honneur à moi aussi a subi des chocs depuis que j'ai commencé à m'occuper d'un meurtre.

En retournant à sa chambre, Boileau se sentait las, très las, mais il était de plus en plus

convaincu que Racine n'était pas le père de Jeannette Bertrand et n'était pas celui qui avait poussé garde Hurtubise sous les roues de sa propre voiture.

Un type, à tenue d'infirmier, était assis confortablement dans un fauteuil de sa chambre. Oui, c'était Verchères.

– Le docteur Racine ?

– Racine me semble complètement éliminé comme suspect. Il a agi tout naturellement quand je lui ai parlé de l'accident à garde Hurtubise et de la bouteille trouvée dans son sac.

– N'éliminons pas trop rapidement... La nièce serait éliminée aussi, en ce cas, car à l'heure de l'accident elle était dans le quartier réservé aux enfants. J'ai contrôlé. Il y a un jeune interne qui est fort intéressé à la nièce, mais le pauvre ne sait rien... Je crois que c'est un nommé Charles... Demain, à onze heures, il conduit Jeannette au restaurant d'en face. Docteur Boileau vous serez au restaurant à dix heures et demie. J'y serai moi aussi. Dormez bien, nous approchons de la solution et vous êtes trop fatigué pour écouter ce

que j'aurais à vous raconter à propos de la vie
privée de votre défunte surintendante... Bonsoir.

VI

Chassez le naturel, il revient au galop

Verchères vit entrer le chef interne...

– Où était le dénommé Charles au moment précis où vous êtes parti ?

– Au dispensaire, en bas.

– Et garde Bertrand ?

– Quartier des enfants.

– Tout de suite au téléphone et faites demander Jeannette. Dites-lui que Charles la fait demander à la porte de sortie qui fait face ici... Allez l'attendre et amenez-la ici sous n'importe quelle prétexte. Dites-lui que garde Lareau non seulement le lui permet, mais qu'elle sera là elle aussi.

Verchères, garde Lareau, le chef interne se

trouvaient tous trois assis d'un côté de la table, Jeannette Bertrand, de l'autre côté.

La présentation de Verchères qui, au fond était inutile, fut conduite par garde Lareau de façon à moins effaroucher la nièce. Le questionnaire devait être commencé par garde Lareau également.

– L'attentat sur garde Hurtubise nous a tous ouvert les yeux.

– L'attentat ?...

– Garde Hurtubise a été poussée de façon à rouler sous les roues de l'auto...

– Mais, c'est épouvantable...

– Oui, et celui ou celle qui a fait cela, voulait se débarrasser d'une personne qui s'occupait activement à découvrir qui a causé la mort de votre... tante... ou plutôt de votre mère...

– S'il vous plaît, implora Jeannette

– Vous voyez, continuait calmement Garde Lareau, il vous faut absolument nous aider à démasquer le meurtrier. Nous sommes certains que vous possédez quelques secrets qui nous

aideraient.

– Non, ne me demandez pas cela. Elle est morte du diabète, vous le savez, vous docteur Boileau, vous étiez là...

– Certainement, dit le chef interne, j'étais là et elle est morte du diabète ; mais elle ne serait pas morte si quelqu'un s'était appliqué à lui servir de l'eau sucrée au lieu de l'insuline...

– Mais personne n'aurait pu faire cela, j'étais là tout le temps.

– Oui, et c'est ce qui rend la chose si curieuse de vous voir reculer devant la possibilité d'un meurtre... vous pouvez voir par vous-même qui aurait pu opérer la substitution.

– Mais elle était ma...

– Nous savons cela, mais la police ne pourrait prendre le fait comme une preuve que vous n'avez pas commis le crime... Vous semblez effrayée...

– Effrayée !... Si vous pouviez savoir comment j'ai toujours eu peur de lui.

– De qui ? ajouta Verchères qui prit en main le

questionnaire.

La jeune fille se tint raide et silencieuse un moment.

– Pensez-vous que votre père aurait pu...

Elle fit un signe affirmatif de la tête.

– Qui est votre père ? Ne voyez-vous pas comment c'est beaucoup plus dangereux pour vous de ne rien dire. S'il s'est débarrassé de votre mère, son prochain mouvement sera de se débarrasser de vous.

La jeune fille faiblissait. C'était évident.

– Personne ne le soupçonne. Il a l'air si innocent. Il a toujours joué tout le monde. Il a même joué ma mère il y a vingt ans.

– Il a ruiné la vie de ma mère et il a ruiné la mienne aussi. J'avais toujours peur, je n'osais envisager personne. Mais qu'est-ce que cela lui faisait à lui ?

– Il ne semblait occupé qu'au bien des malades...

Le chef interne regarda garde Lareau ; celle-ci

lui jeta un œil, mais les deux regards ne contenaient aucun nom qui aurait pu surgir à la suite des paroles de Jeannette.

– Ernestine fit de son mieux pour me rendre la vie agréable.

– Elle bâcha ferme pour devenir une personnalité dans l'hôpital, de façon à me mieux protéger. Cela ne le touchait en rien, lui, du moment qu'on le laissait en paix.

– Mais quand elle devint surintendante de l'hôpital, elle eut avec lui, une dispute terrible. Et cela se passa juste avant sa maladie. Je pensai même que ce fut la cause de sa perte de résistance. Elle voulait qu'il fasse quelque chose pour moi. À propos d'argent, je crois, elle voulait m'envoyer voyager.

Elle connaissait un détail disgracieux de sa vie de jeunesse et menaçait de tout révéler s'il ne se rendait pas à ses désirs.

Cela semble odieux, mais elle faisait tout cela pour moi.

– Fit-il ce qu'elle demandait ?

– Non, et c'est alors qu'elle devint si malade. Si quelqu'un a commis un meurtre, c'est certainement lui et il me tuera aussi s'il a connaissance de ce que je révèle ici.

Oh, pourquoi me faites-vous dire toutes ces choses. Tout allait mieux quand cela restait dans l'inconnu. Elle porta ses deux mains à la figure et pleura doucement.

– L'inconnu convenait peut-être mieux à l'affaire avant qu'il y ait meurtre, mais maintenant et Verchèères continua.

– Vous n'avez pas encore dit qui était votre père...

– Aurèle Monette, le chimiste en charge du laboratoire.

La surprise fut générale. Même Arsène Lupin dut s'avouer à lui-même que ses soupçons n'avaient aucunement porté de ce côté.

Il ne fut pas convaincu cependant. La jeune fille pouvait très bien accuser l'un pour protéger l'autre.

– Mademoiselle Jeannette, vous allez

accompagner le docteur Boileau, pour voir ce personnage dès cet après-midi.

– Je ne pourrais pas, j’aurais trop peur.

Elle entendit des pas se dirigeant vers elle. C’était Charles, l’interne dont Verchères avait parlé.

– En quel honneur êtes-vous tous ici, et que veut dire ce questionnaire de troisième degré de la police. Vous n’avez pas le droit de bouleverser cette pauvre fille après tout ce qu’elle vient de passer. Votre meurtre, imaginaire ou non ne m’intéresse pas et vous allez la laisser tranquille.

Verchères prit la parole :

– Jeune homme, vous allez reprendre vos sens. Jeannette est peut-être aussi bonne fille que vous la croyez être, mais elle doit rendre une certaine visite à un certain personnage. Elle sera accompagnée du chef interne.

– D’ailleurs, qui êtes-vous, pour vous mêler d’une chose qui ne vous regarde pas. Les infirmiers ne sont pas supposés prendre l’importance que vous attribuez...

– Vous seriez surpris de savoir que je n'étais qu'un infirmier temporaire...

Garde Bertrand se leva et comme transformée par la présence d'un protecteur elle annonça :

– J'accompagne le docteur Boileau. Toute ma vie, j'ai accompli des choses que je ne voulais pas, je puis en accomplir une autre, surtout quand c'est pour découvrir qui a tué ma mère...

Elle regarda Charles carrément dans les yeux.

– Votre mère... Alors c'était pour cela... Vous ne savez pas comment cette information me soulage. Cela vous fait paraître normale...

– Normale ?...

– Eh oui, je ne pouvais comprendre cette dévotion, pour une tante. Je vois maintenant pourquoi il était presque impossible de capter votre attention.

Tous s'étaient levés. Boileau et garde Lareau avaient accompagné Verchères à la porte.

Le chef interne s'adressant à garde Lareau :

– Cette fille disait la vérité.

– La vérité à son point de vue, interposa Verchères.

– Aucun doute que ce chimiste est son père.

– Je ne sais pas, rajouta Arsène Lupin. Mais en lui mettant tout sous le nez, il va peut-être nier, mais si Jeannette est là, ce peut être différent. Enfin, vous verrez ce que vous verrez, n'essayez pas de trop parler, écoutez surtout...

Garde Lareau ajouta :

– Ne l'écrasez pas sous des accusations, si je connais bien mon homme, et je crois que je le connais assez bien... enfin j'ai une idée...

– Ne l'exprimez pas, dit Verchères, en souriant, j'aimerais vous entendre parler quand nous sortirons ensemble.

Garde Lareau lui lança un regard surpris mais pas trop négatif

VII

Le père

– Eh bien, Boileau.

Le chef interne considéra le chimiste. Il essaya de découvrir la ressemblance avec les yeux de Jeannette. Il s'efforçait d'enlever la haine qui s'était montrée dans les yeux de la jeune fille de façon à retrouver les yeux du père. Il ne crut distinguer que les yeux d'un homme bon, tolérant... Alors les yeux et la figure ne donnaient donc pas l'idée exacte des sentiments...

Boileau ne ressentit pas la peur de se trouver devant cet homme capable de commettre un meurtre. Que pouvait-il faire ?

Sortir un revolver ? tirer ? Mais à quoi cela lui servirait. Non, Monette pouvait peut-être tuer mais ne paraissait pas être capable d'accomplir

quelque chose qui ne pouvait rien rapporter.

L'interne se tenait là devant l'homme avec lequel il avait été ami pendant deux ans et se demandait comment ouvrir la conversation.

– Eh bien, Boileau, du nouveau ?...

– Oui, beaucoup...,

– À propos de la mort de Mademoiselle Ernestine, dit le chimiste en souriant légèrement.

Il y a des sourires qui renferment très peu de chaleur.

– Vous avez trouvé le coupable ?

– Je ne sais pas, Monette... C'est justement pour cela que je suis venu vous parler. Ce ne sont que des soupçons, mais j'en ai beaucoup, par exemple... J'ai pensé que vous ne m'écouteriez pas longtemps, si je parlais seul à seul avec vous, c'est pourquoi j'ai amené votre fille.

Disant ces mots, l'interne ouvrit la porte et Jeannette Bertrand entra.

Le chimiste se leva brusquement mais ne dit pas un mot... Il regardait la jeune fille comme on

regarde quelqu'un qu'on n'a pas vu depuis longtemps...

– Nous avons eu une longue conversation, votre fille et moi et si je juge par ce qu'elle a dit, vous seriez la seule personne ayant un motif suffisant et possédant le calme nécessaire pour commettre le meurtre.

Jeannette était silencieuse de même que son père qui semblait complètement ignorer l'accusation... Puis, il commença :

– Ma fille ! Elle ignore bien des choses et je me demande si elle serait capable de les croire après l'éducation curieuse qu'elle a reçue. Oui, j'avais bien des raisons de tuer Ernestine : Elle m'a enlevé ma joie. Je ne sus que dernièrement jusqu'à quel point elle avait accompli cela.

– Elle adorait commander, Ernestine...

– Pourquoi pas, elle n'avait que cela comme jouissance !

La voix de Jeannette se faisait entendre pour la première fois depuis son entrée.

– C'était tout ce qu'elle recherchait, ma

chérie...

Ce dernier mot amena une moue dédaigneuse sur les lèvres de Jeannette..

– J’ai réalisé cela durant vingt ans, et ce fut pénible...

– Comment pouvez-vous dire cela, alors que vous étiez cause de tout ?

– Alors, c’est comme cela qu’elle t’a expliqué les choses.

– Non, c’est elle qui m’a laissé. Je ne sus que dernièrement que c’est à cause de toi qu’elle a refusé plusieurs offres de mariage. Crois-le ou non, je ne connus ton existence que le mois passé.

Comme elle a dû se complaire à me cacher ce secret pendant ces longues années.

– Je ne vous crois pas. Arrêtez de prononcer ces paroles horribles.

– Je ne les aurais pas crues moi-même, ces paroles qu’elle m’a dites alors que la rage lui enlevait tous soucis de mensonge. Et dire que n’eut été cette rage, je n’aurais jamais connu la

vérité à propos de mon enfant.

Elle m'a défié de jamais pouvoir attirer ta sympathie, Jeannette. Et quand je lui ai dit que je te parlerais, que j'essayerais d'occuper une place dans ta vie, elle m'a menacé.

Le chimiste ressemblait à un père essayant d'expliquer une chose difficile à comprendre, à une enfant pas trop brillante.

L'interne sentit revenir à son esprit les paroles incohérentes d'Ernestine, alors que la mort approchait :

– Tu ne réussiras pas quand même ! C'était cela qu'elle prononçait, la mourante, en songeant à Monette.

Le chimiste continuait :

– J'avais peu d'argent. Ernestine n'était pas une femme que l'on pouvait aimer sans argent.

Je réalisai que si je n'avais pas assez de dollars, un autre me la ravirait et je pris un moyen que l'on peut qualifier de déshonnête pour me procurer des fonds. Vous voyez que je ne cache rien et que j'expose ma vie intime devant vous.

Ernestine eut connaissance un jour de la source de mes revenus. Mais je continuai à vendre la drogue et mon amie continua à mener une vie de luxe avec l'argent. J'étais convaincu qu'elle viendrait un jour à me prendre pour son mari. J'aurais dû me douter qu'elle ne pensait pas à moi.

Elle me laissa pour... Oh, à quoi servirait de le nommer...

Boileau le nomma mentalement : Beaulieu à moins que ce ne soit Racine ?

– Mais, continua péniblement le chimiste, elle ne savait pas alors qu'il y aurait Jeannette... Tu as dû, ma chérie, renverser ses plans complètement. Lui faisant manquer son brillant mariage à un homme qui en choisit une autre quand il devina la situation.

Tout ce que je sus alors fut, qu'elle me laissa pour cet autre, disparut pour un certain temps à cause d'un repos exigé par une faiblesse subite des poumons, puis revint sans me dire un mot.

Je ne crois pas que le docteur même qui la

soigna, sut que j'étais le père. Ce fut, je suppose, un pauvre homme qui aimait aussi Ernestine jusqu'à lui rendre ce service de la délivrance.

Ce fut une drôle d'impression que j'eus durant vingt années : être si près de l'être qu'on avait aimé et de voir tomber miette par miette le lien qui semblait si tenace.

Puis tout à coup, savoir la vérité à propos de toi et de ne rencontrer que haine non fondée.

Oui, mon motif pour tuer Ernestine aurait été très fort. J'avoue que j'y ai pensé souvent durant le dernier mois...

Mon vrai motif dominait le danger de perdre ma position, c'était l'influence de haine qu'elle possédait sur toi

Jeannette s'était approchée du bureau derrière lequel Monette se tenait depuis qu'il avait commencé à parler.

– C'est impossible que ce soit vrai. Je ne pourrais comprendre que j'aurais été si aveugle pendant vingt années.

– Longtemps, j'ai cru moi aussi que ce ne

pouvait être vrai. Mais, vois-tu, j'étais seul, moi...

– Mais, reprit Jeannette, vous allez avoir besoin de secours maintenant !

Se tournant vers l'interne :

– Qu'est-ce que vous allez faire ?

– Qu'est-ce que vous en pensez vous-même ?

Un meurtre est un meurtre et les sentiments ne comptent plus pour grand chose devant une cour de justice...

– Meurtre, dit le chimiste, c'est un mot qui n'existe que dans votre esprit à vous.

– Il y a plusieurs personnes actuellement qui considèrent la mort de la surintendante comme un meurtre pur et simple. Parmi ces personnes, il y a garde Hurtubise qui a été poussée sous les roues de la voiture que je conduisais. Et cela se passait à neuf heures. Justement, où étiez-vous à neuf heures hier soir ? Ce n'est pas de mes affaires, mais il en a d'autres qui pourraient penser vous demander cette question.

– J'étais dans le laboratoire et plusieurs personnes pourraient affirmer que j'y étais.

Mademoiselle Hurtubise est-elle certaine de ce qu'elle avance ?

– Certainement. De plus, vous rappelez-vous cette bouteille d'insuline que j'ai déposée dans le frigidaire, elle a été retrouvée dans la valise du docteur Racine.

– Qui a la bouteille en mains actuellement ?

– Le docteur Racine pour faire analyser le contenu.

– Même si on ne trouve pas d'insuline dans la bouteille, cela n'implique pas de meurtre. Toute cette histoire vient de vous. Vous n'avez personne pour soutenir vos avancés.

– J'y penserais à deux fois, avant de confier la cause à la police. Vous allez avoir une tâche sur les bras quand vous essaieriez de prouver que moi ou un autre a causé la mort de la surintendante. Pensez que plusieurs personnes innocentes verront leur vie intime ouverte comme un livre que tout le monde pourra parcourir à souhait.

Le chimiste parut très las :

– Faites ce que vous voudrez, Boileau, mais je

répète : vous allez avoir une vraie tâche à prouver qu'il y a eu meurtre.

Quand Boileau quitta le bureau du chimiste, le père et la fille donnaient l'impression de ne s'être jamais séparés.

Le chef interne donnait l'impression d'un homme très anxieux de rejoindre un certain Verchères.

VIII

Jeannette était étendue sur son lit. Le plafond semblait un écran où se déroulait des scènes entremêlées.

Une jeune garde-malade était sa compagne de chambre.

Cette dernière considérait garde Bertrand du coin de l'œil tout en relevant sa peignure :

– Curieuse, cette Jeannette. Elle n'est plus la même depuis la mort de sa tante. Elle ressemble à une esclave libérée. Sans doute, quelques gardes disent que la tante n'est pas morte de son diabète et qu'un certain interne croyait qu'il y avait eu meurtre et tenait la chose secrète simplement pour ne pas impliquer ce spécialiste Racine qui était son idole.

Est-ce que cette Jeannette a tué sa tante ?... Elle aurait eu une très bonne raison de le faire.

Mais je ne peux pas croire qu'on peut tuer dès le lendemain, reprendre son travail en abandonnant toutes les petites restrictions que la morte avait imposées.

– Veux-tu que je pose du rouge sur tes ongles ? dit la jeune fille à Jeannette.

– Je te remercie, mais j'aime mieux demeurer comme je suis et rêver un peu. Je suis très lasse.

En réalité, elle n'était pas lasse du tout. Il y avait tant de choses à repasser dans son esprit. Tant de choses que lui avait dites le chimiste. Choses vraies ou fausses ?

Ce devait être vrai car serait-elle là en ce moment, étendue sur son lit, comme elle l'avait fait si souvent, ne ruminant que haine et désespoir et voilà qu'aujourd'hui, il n'y avait plus personne à détester, à craindre.

Elle avait un ami, maintenant, un ami qui savait qu'elle n'avait pas de père et cependant l'aimait quand même.

Mais la partie curieuse de l'affaire, c'est qu'elle en avait un père car le chimiste avait dit

qu'il avait toujours voulu la considérer comme son enfant ; qu'il en avait été empêché.

Sa mère assassinée ! le docteur Boileau pensait que le chimiste avait fait le coup. Il aurait eu raison de le faire, comme il l'avouait lui-même, mais seulement dans le but de me rattacher à lui.

Il ne faut pas que je perde mon père alors que je viens de le retrouver. Je ne pourrais pas le laisser aller en prison pour une action qu'il a accomplie pour moi...

On frappa à la porte. La jeune garde alla voir. Elle revint en disant :

– C'est pour toi, Jeannette, je me sauve car je devrais déjà être à mon service.

Une grosse dame, l'air bourru, s'avavançait.

– Je suis votre tante Olivier Toupin du Chemin Lasalle. Un homme est venu me dire que votre tante était morte. J'ai pensé que vous auriez aimé à revoir une de vos parentes.

– Mais... certainement... Jeannette retournait en esprit plusieurs années en arrière, à cette

journée où sa mère lui avait raconté tant de choses...

– Assoyez-vous donc, ma... tante...

– Pourquoi ne m’as-tu pas fait savoir que tu étais devenue seule au monde ? Pourquoi ne pas être revenue à notre petite ferme, tu aurais été la bienvenue.

– Je n’ai pas eu le temps d’y penser réellement.

Tant de choses étaient survenues depuis que le docteur Racine avait dit en se tournant vers son confrère Beaulieu :

« Nous avons perdu la partie, Beaulieu. »

La figure de la jeune fille dut refléter des sentiments de défiance, car la vieille dame prit la parole :

– Ce n’était pas la vérité que votre mère vous a dite. Elle cherchait simplement à vous arracher à notre affection. Elle a toujours cherché à ravir l’affection.

– Oui, mais je viens seulement de l’apprendre et je n’ai pas eu le temps de penser à ce que

j'étais pour faire.

– Oui, mais il faut que vous pensiez vite, car cet homme qui est venu me voir, m'a dit ce que les gens disaient de toi...

– Qu'est-ce que les gens disent de moi ?

– Je ne dis pas que c'est vrai, dit madame Toupin, mais si c'était vrai, personne au monde ne pourrait vous blâmer.

La vieille passait du *toi* au *vous* ne sachant si elle faisait plaisir, à l'enfant qu'elle avait élevée, en disant *vous*, ou bien si elle déplaisait à la jeune personne en disant : *toi*.

– Mais si la vérité venait à sortir, et dans le cas qui t'intéresse, la vérité ne serait pas jolie, ne serait-il pas mieux que tu sois partie, loin très loin ? C'est pour cela que je suis venue.

– Je ne sais plus où est la vérité, tant de choses sont survenues pour me désorienter.

Longtemps après que la vieille tante fut partie, Jeannette était encore allongée sur le lit. Elle sursauta quand on frappa à sa porte :

– Vous êtes demandée au téléphone.

C'était l'ami Charles qui s'était informé comment elle se sentait... Gentil, ce garçon... Fallait-il le revoir... Qu'est-ce que cela pouvait-il faire, au fond, de le revoir et de tout lui révéler.

Pauvre Jeannette, comme elle avait souffert de la faute de sa mère. C'est curieux, la souffrance ! Ça nous déchire tout d'abord puis ça nous égratigne, puis ça nous laisse comme impassible, ou plutôt indifférent.

IX

Garde Lareau

Arsène Lupin avait ce qu'il faut pour conquérir la femme qu'il désirait.

Garde Lareau avait accepté de sortir avec lui. Verchères constata qu'elle demeurait hautaine, éloignée, mais il ne s'en fit pas...

– J'en ai vu de plus hautes perchées qui ont fini par descendre de leur piédestal, se disait-il en lui-même...

Elle n'était pas jolie. Elle avait les traits durs annonçant beaucoup de souffrance ou beaucoup de méchanceté. Peut-être que la souffrance avait amené la méchanceté.

Il arrive souvent que l'on devient mauvais et même méchant quand on a été aigri par la douleur.

La garde n'avait accepté de sortir avec Verchères que pour discuter de la mort de la surintendante et il s'aperçut que sa personnalité n'avait pas causé grand effet.

Qu'importe, car ils avaient causé et Verchères en avait su un peu plus long... Il reconduisit la garde jusqu'à son bureau, malgré ses protestations... Puis descendant pour revêtir son uniforme d'infirmier, il s'entendit appeler. Se retournant il vit l'interne Boileau qui faisait des gestes non équivoques annonçant du nouveau.

– Le chimiste Monette est le coupable ; si vous aviez entendu les révélations qui se sont faites là ! Il est bien le père de Jeannette ; aucune erreur là-dessus, il a avoué.

Il n'a même pas essayé de nier sa culpabilité...

– Vous êtes fier de vous-même, n'est-ce pas, docteur Boileau ? Eh bien, moi je ne suis pas sûr que le père est coupable.

– Vous n'étiez pas là pour entendre ce qui s'est dit ! J'ai l'intention d'avertir la police le plus tôt possible.

– Mais vous êtes têtue, vous.

– Peut-être, mais il faut que justice soit faite.

Le père et la fille sont réconciliés, mais le sentiment n'a rien à faire avec la justice.

– Vous allez attendre, me comprenez-vous ?

Vous allez attendre encore une heure. Dans une demi-heure, venez me retrouver dans le bureau de garde Lareau.

– Sous quel prétexte vous introduirez-vous dans son bureau ?

– Tout à l'heure vous étiez têtue et maintenant vous êtes curieuse... Dans une demi-heure, au bureau de garde Lareau et vous pouvez y amener garde Hurtubise qui est rétablie et se promène un peu trop pour sa santé !

Verchères ne frappa pas, il pénétra dans le bureau de garde Lareau à peine un quart d'heure après l'y avoir reconduite.

– Je vous prie de sortir, vous n'êtes pas raisonnable...

– Je me sens grippé et j'aurais voulu quelques pilules.

– Quelques pilules, dit garde Lareau, je vais vous en donner mais vous vous sauverez bien vite.

Elle hésita quelques instants, puis saisissant trois pilules blanches, elle les lui plaça dans la main et lui dit :

– Déguerpissez vite, mais n’oubliez pas de prendre cela avant de vous coucher.

Verchères ne remua pas.

– Avez-vous un verre d’eau ? je vais les prendre tout de suite.

– Non, pas ici, avant de vous coucher ce soir...

Verchères s’avançait vers la carafe d’eau quand Boileau frappa et entra sans attendre l’invitation.

– Avez-vous tous pris mon bureau pour une salle publique ? dit garde Lareau, voulez-vous bien me débarrasser tous les deux.

– Docteur Boileau, je vous attendais justement. Pourriez-vous me dire à première vue ce que peuvent être ces pilules que garde vient de me remettre pour soigner ma supposée grippe.

– Il est assez difficile, monsieur Verchères, de dire à première vue ce que contiennent les nombreuses pilules qui peuvent être à la main d'une garde-malade de confiance comme Mademoiselle Lareau... Cela me paraît être des aspirines...

– Je crois qu'elles n'en sont pas.

– Si vous n'avez pas confiance en moi, dit la garde, remettez-les moi...

Verchères retira sa main alors qu'elle s'avavançait brusquement pour saisir les pilules.

Garde Élise Hurtubise entra en ce moment.

Verchères lui remit les pilules en lui disant :

– Rendez-vous immédiatement au laboratoire et faites-les analyser.

– C'est inutile, reprit garde Lareau. Vous êtes plus rusé que moi.

Ces paroles furent prononcées avec un ton de voix féroce.

– Maintenant garde Lareau, nous allons tous nous asseoir et vous écouter parler. Nous ne

partirons d'ici que lorsque vous aurez tout dit ce que vous savez.

L'interne et garde Hurtubise n'y comprenaient plus rien.

– Vous ne savez pas, commença garde Lareau, jusqu'où peut pousser la rage d'une femme qui a été bafouée.

Verchères la coupa :

– Oui, je sais, jusqu'à empêcher une mourante de recevoir la dose d'insuline qui lui aurait sauvé la vie...

Boileau et Élise Hurtubise se regardèrent suffoqués.

– Laissez-moi parler, continuait la garde. Elle me croyait sa meilleure amie. Elle savait bien que je souffrais encore de m'être fait enlever par elle le seul homme qui m'eut jamais aimée. Vous ne savez pas la souffrance endurée par une femme qui reçoit les aveux d'amour d'un homme pour se le faire enlever aussitôt par une vipère. Nourrir la haine dans son cœur, en revoyant cet homme pendant vingt ans, qui vous traite poliment mais

froidement.

– Monette ? dit Verchères...

– Oui, Olivier Monette. Elle ne l'a pas gardé celui-là non plus. Il suffisait qu'elle me l'enlève pour être satisfaite la c...

– J'en étais venu à détester cet homme aussi à cause de sa faiblesse. C'est pourquoi je laissai diriger les soupçons vers lui.

– Racine... pauvre poisson qui se laissa prendre lui aussi par les machinations du serpent. Oui, c'est moi qui déposa la bouteille dans son sac.

– Mais Élise Hurtubise, pourquoi attenter à sa vie ? dit Verchères.

– J'ai pensé qu'elle avait eu connaissance de mon manège avec l'insuline. Et si vous faisiez analyser les pilules que j'ai données à ce trop rusé d'Arsène Lupin, vous trouveriez assez de poison pour tuer quatre de ses semblables. Une seule aurait suffi... comprenez-vous, une seule, comme celle que je prends moi-même.

Et en ce disant, la malheureuse avalait une

pillule qu'elle tenait à la main.

Verchères et Boileau se levèrent trop tard.

Garde Hurtubise semblait pétrifiée.

La meurtrière agrandissait démesurément des yeux horribles. Elle grimaça, se raidit puis tomba à la renverse.

– Faites quelque chose ! cria Élise.

Boileau se pencha sur le corps inanimé et entendit ces mots tardifs de contrition :

– Pardon... pardon... pardon...

Les trois étaient là, debout. Les pensées venaient trop pressées pour permettre d'exprimer une seule parole.

– Comment avez-vous pu vous rendre compte que c'était la coupable ?

– Cette malheureuse s'est oubliée ce soir, quand elle a sorti avec moi. On peut devenir endurci, sous l'effet de la haine, mais il arrive que l'on ait besoin d'un confident.

Je lui ai expliqué que je n'étais pas de la police et que cette affaire ne m'intéressait qu'en

curieux.

Elle échappa une seule parole qui déchira pour moi, le voile de mystère qui couvrait la mort de votre surintendante.

Je dois avouer, que même là je n'avais aucune idée de la dénoncer. Vous me prendrez pour un drôle de gentilhomme mais n'oubliez pas que je ne suis pas détective.

Quand je vis qu'elle poussait la cruauté jusqu'à me faire disparaître, parce qu'elle avait réalisé avoir prononcé une parole de trop, je décidai de la confondre. Maintenant, Boileau, vous voyez pourquoi je vous avertissais d'attendre une heure ?

– Une heure, dit garde Hurtubise, j'ai dit à Jeannette de nous attendre dans une heure.

– Allez la trouver, dit Verchères, et dites-lui tout... Je reste ici. Quand vous aurez convaincu Jeannette Bertrand, avertissez le docteur Racine, le chimiste Monette, et les autres intéressés, de venir ici avec vous trois.

Un quart d'heure plus tard les personnes

nommées arrivaient en trombe.

Guy Verchères prit la parole :

– Oui, un suicide, après un meurtre et deux attentats... Je n'ai jamais cru à la culpabilité du docteur Racine et du chimiste Monette. Mais, docteur Racine, je suis persuadé que vous avez eu, dès le début, des doutes sur la manière qu'était administré l'insuline.

Comme preuve de ce que j'avance, voici la fameuse bouteille trouvée dans votre sac de malades, que je retrouve ici dans le bureau de la malheureuse garde Lareau.

– C'est vrai, dit le docteur Racine, je doutai de garde Lareau dès le début, mais pour éviter un scandale, je décidai de taire la chose. Mais quand je vis qu'elle poussait l'audace jusqu'à placer la bouteille dans mon sac, je vins déposer le petit flacon sur son bureau, de façon à lui faire comprendre que je n'étais pas dupe de son jeu.

Le chimiste Monette parla à son tour :

– Le suicide de garde Lareau ne répare pas tout le mal, si on peut appeler cela une réparation.

Trop de détails intimes ont été révélés, trop de personnes sont au courant, l'affaire doit aller quand même devant les tribunaux.

– Monsieur Monette, répliqua le docteur Racine, j'admire votre sens social et votre sacrifice, car c'est vous qui aurez le plus à souffrir des révélations. Mais la mort de la surintendante n'est basée que sur des suppositions ; il sera très difficile de prouver qu'il y a eu négligence criminelle... L'accusée ne serait pas là pour se défendre..

En disant ces paroles, le docteur Racine regardait l'interne Boileau de ce regard que se jettent les médecins quand ils veulent communiquer entre eux au-dessus du lit d'un malade qui ne doit pas connaître les impressions des docteurs consultants...

Et l'interne Boileau comprit.

Saisissant l'appareil téléphonique Boileau appela le coroner :

– Oui, un cas de suicide... oh, de la peine à la suite de la mort d'une personne aimée... Ce doit

être du cyanide car la mort a été trop rapide...
Très bien, merci.

X

Un homme survint tout essoufflé :

– Vous avez vu mon cousin Guy ?

Si l'occasion n'avait pas été si tragique, tout le monde aurait pouffé de rire, car cet individu n'était connu de personne.

De personne, excepté de l'interne et de garde Hurtubise qui l'avaient vu une seule fois au tout début de l'affaire qui venait de se terminer si brusquement.

L'interne en chef lui répondit :

– Certainement, que nous l'avons vu, il vient de résoudre une énigme très compliquée, n'est-ce pas, Guy Verchères ?

Mais Guy Verchères était disparu comme par enchantement.

– C'est bien lui, reprit le cousin Paul, si je ne le suis pas en m'attachant à ses habits, j'en ai

pour des semaines à attendre le récit de ses exploits.

Et Paul Verchères partit à la recherche de son fameux cousin.

Plusieurs des personnes présentes avaient un mot de remerciement à adresser à l'interne Boileau.

Ce dernier ne semblait s'intéresser qu'au sourire de garde Élise Hurtubise.

Jeannette Bertrand s'éloignait entre le chimiste Monette et son ami Charles.

Le spécialiste Racine résuma toute l'affaire en quelques mots :

– Il arrive que la mort survienne à la suite de l'absorption d'un poison comme le cyanide de potassium, mais c'est la première fois que nous constatons une mort à la suite d'une injection d'eau sucrée...

Cet ouvrage est le 673^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.